



HAL
open science

Des amazones noires chez les marrons de Carthagène des Indes vers 1586-1587 : un héritage africain

Jean-Pierre Tardieu

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Tardieu. Des amazones noires chez les marrons de Carthagène des Indes vers 1586-1587 : un héritage africain. Nuevo mundo Mundos Nuevos, 2020. hal-02966431

HAL Id: hal-02966431

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02966431v1>

Submitted on 14 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Des amazones noires chez les marrons de Carthagène des Indes vers 1586-1587 : un héritage africain

De las amazonas negras en Cartagena de Indias hacia 1586-1587: una herencia africana

About Black Amazonas in Cartagena of the Indies circa 1586-1587: an African Heritage

Jean-Pierre Tardieu



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/82367>

ISSN : 1626-0252

Éditeur

Mondes Américains

Ce document vous est offert par Bibliothèques de l'Université de La Réunion



Référence électronique

Jean-Pierre Tardieu, « Des amazones noires chez les marrons de Carthagène des Indes vers 1586-1587 : un héritage africain », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], Débats, mis en ligne le 08 octobre 2020, consulté le 14 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/82367>

Ce document a été généré automatiquement le 14 octobre 2020.



Nuevo mundo mundos nuevos est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Des amazones noires chez les marrons de Carthagène des Indes vers 1586-1587 : un héritage africain

De las amazonas negras en Cartagena de Indias hacia 1586-1587: una herencia africana

About Black Amazonas in Cartagena of the Indies circa 1586-1587: an African Heritage

Jean-Pierre Tardieu

- 1 Ce titre pourrait être racoleur, s'il ne correspondait à une réalité¹ : la résistance armée de « marronnes », à savoir d'esclaves fugitives, dans l'arrière-pays de Carthagène des Indes, en Nouvelle-Grenade, la Colombie actuelle, où le marronnage était un « invariant » historique, depuis les débuts de la colonisation jusqu'après l'indépendance². Mais, en général, cette résistance était le fait des hommes, les femmes s'occupant des tâches domestiques classiques dans les camps retranchés ou « palenques ». Compagnes des fugitifs, souvent à la suite de raptés, il leur revenait d'assurer surtout la croissance démographique des cités rebelles. Tout au plus pouvaient-elles aspirer à quelque distinction, comme celle d'épouses de chefs. Mais on ne sache pas qu'elles aient participé au gouvernement, et à plus forte raison aux engagements offensifs ou défensifs de communautés de fugitifs. Aucune relation, et elles ne manquent pas, tant le phénomène était répandu dans toutes les Amériques, n'y fait la moindre allusion, ce qui semble étrange au regard de l'histoire africaine.

Prolégomènes africains

- 2 On se demandera comment la résistance des femmes noires à la colonisation en Afrique noire, dont l'historiographie offre maints exemples, n'eut pas de conséquences dans le Nouveau Monde à la suite de la traite.

- 3 On n'aurait aucune peine à citer plusieurs cas où les Africaines se montrèrent dans l'antiquité à la hauteur de leurs compagnons, pour les combats mais aussi pour le commandement. Par exemple les Candaces, reines guerrières du royaume de Koush³. L'empereur Alexandre aurait accepté d'avoir un enfant avec Thalestris, la reine des amazones de la région du Pont/Colchide, selon Strabon. Il aurait eu l'occasion de rencontrer d'autres reines guerrières, comme Cléophis, originaire d'Afghanistan-Pakistan, dont il affronta l'armée en 327 av. J.-C. à Massaga, où il fut blessé⁴. Si ces références culturelles sont à évoquer avec prudence ici, par manque de relation explicitement directe avec notre sujet, il n'est pas incohérent de penser que, dans le cadre de la *captatio benevolentiae*, Ordóñez de Ceballos tablait sur la capacité de ses lecteurs de rapprocher son étrange personnage de ces reines légendaires.
- 4 Néanmoins, tenons-nous en à des faits historiques survenus en trois régions de l'Afrique noire, éloignées l'une de l'autre, mais où les négriers avaient l'habitude de s'approvisionner en main-d'œuvre servile, sans oublier que - nous y reviendrons - l'auteur eut à exercer ce commerce.
- 5 Njinga, la reine d'Angola, autrement connue sous son nom portugais de « dona Ana de Souza », dont il nous est arrivé de parler de façon indirecte en d'autres circonstances, est au centre de l'ouvrage du missionnaire capucin Giovanni Antonio Cavazzi de Montecuccolo (1621-1678) qui la connut en personne, intitulé *Historica descrizione de tre regni Congo, Matamba ed Angola*, publié à Bologne en 1687, peu de temps après *Viaje del mundo*⁵. Avant sa conversion au christianisme en 1657, elle donna beaucoup de fil à retordre aux Portugais, prenant elle-même la tête de ses troupes, formées des terribles Jaga, assure le capucin :
- La reine Njinga semblait n'être née que pour la guerre. Toujours à la tête de nombreux corps de Jaga, elle courait les provinces, portant partout la désolation telle un torrent impétueux, aucune argile ne parvenant à endiguer un courant aussi violent. Les peuples étaient vaincus par sa réputation avant même d'avoir vu ses troupes. Certains trouvaient le salut dans une fuite désespérée. D'autres, négligents ou infirmes, étaient sacrifiés à son implacable fureur⁶.
- 6 C'est bien sous l'aspect d'une guerrière que la représente une des illustrations de l'ouvrage, effectuée par l'auteur lui-même. Njinga y apparaît certes ornée d'une invraisemblable couronne d'or, mais aussi armée d'un arc tendu, flèche encochée, et d'une sorte de casse-tête au manche enfoncé à l'arrière de sa ceinture.

Image 1 – XVI-« La reine Njinga suivie de ses soldats et de ses musiciens »⁷

- 7 Il est pratiquement sûr qu'à l'époque ici étudiée existait dans l'empire de Monomotopa⁸ un corps militaire féminin - qui eut d'ailleurs à affronter les terribles Jaga - auquel le commerçant portugais Duarte Lopez, ayant longtemps séjourné au Congo, se réfère en 1591 dans *La Relation del Reame di Congo et delle circonvicine contrade*, rédigée avec l'écrivain italien Filippo Pigafetta :

L'empereur a plusieurs armées, cantonnées séparément dans les diverses provinces et divisées en légions, à la façon des Romains. En effet, c'est un grand seigneur et il se trouve dans la nécessité de guerroyer continuellement pour maintenir son état. Parmi les troupes dont nous venons de parler, celles qui ont le nom d'être les plus valeureuses et qui sont le nerf des forces armées du roi, ce sont les légions de femmes. Le souverain les estime beaucoup. Les guerrières se brûlent le sein gauche afin de ne pas être gênées lorsqu'elles tirent à l'arc : elles suivent ainsi l'usage des Amazones très antiques qui ont été tant célébrées par les historiographes des premières relations profanes. Pour armes, elles emploient les arcs et les flèches, elles sont fort agiles et rapides, vigoureuses et courageuses, très adroites pour tirer à l'arc et surtout sûres et solides au combat. Dans les batailles, elles montrent beaucoup d'astuce guerrière : elles ont coutume en effet de se replier comme si elles s'enfuyaient et de simuler la déroute, mais elles se retournent fréquemment et accablent leurs ennemis de jets de flèches. Quand elles voient que les ennemis, alléchés par la victoire, se sont dispersés, elles font brusquement demi-tour avec beaucoup d'audace et les massacrent. Leur rapidité, leurs embuscades et leurs autres ruses de guerre les font craindre beaucoup dans ces contrées⁹.

- 8 L'historiographie, dont parle Duarte Lopes, a laissé sans aucun doute des traces dans la mémoire du voyageur. Le passage cité ci-dessus ne manquera pas de nous faire penser à l'évocation antérieure d'Ordóñez sur laquelle nous allons nous attarder. Il marqua profondément les esprits, à telle enseigne que le jésuite Alonso de Sandoval, qui œuvra précisément à Carthagène des Indes dans le cadre du « ministère des noirs », y fit référence dans son traité sur l'évangélisation des esclaves bossales en provenance

d’Afrique, *De Instauranda Aethiopum salute*, écrit à Lima et publié à Séville en 1627 et 1647. Selon ses sources, l’empereur du « Manomotapa » disposait d’un corps de guerrières, très robustes et d’un profond instinct guerrier, qui se gouvernait à la façon des Amazones de l’antiquité¹⁰. Ordóñez, de par sa culture et les connaissances acquises en Afrique, était en mesure d’établir une relation entre ces références historiques et la réalité qu’il eut à affronter outre-Atlantique.

- 9 Faisons un saut dans le temps pour mettre plus en évidence la prégnance du substrat évoqué, dont je pourrais attester personnellement par mon propre vécu au Dahomey (Bénin). Les amazones de Béhanzin (1845-1906), roi de ce pays, se sont manifestées jusqu’à la fin du XIX^e siècle. Leur corps, particulièrement redouté, aurait atteint les 6000 combattantes en 1852. Le rude entraînement subi depuis l’adolescence les condamnait au célibat. On les engageait au combat dans des circonstances particulièrement graves. Lors de la conquête, le général Dodds dut les affronter avant de vaincre leur souverain en 1894. Les origines de ce groupement d’élite, disparu donc au début du XX^e siècle, devaient remonter aux siècles passés, où la traite dressait les monarques de la Côte des Esclaves les uns contre les autres, poussant les femmes à s’affirmer dans la défense de leur pays décimé par les expéditions négrières¹¹. Cette traite, l’auteur qui nous concerne la connaissait bien.

Image 2 – Amazones du Dahomey



Le personnage de Pedro Ordóñez de Ceballos

- 10 Né à Jaén entre 1556 et 1557, il s’y retira afin de préparer ses ouvrages et mourut en 1636. À la suite d’une aventure amoureuse, après avoir reçu les premiers ordres, il partit de Séville, où il poursuivait ses études, pour s’engager dans les galères royales. Un long périple l’amena à sillonner la Méditerranée et à connaître les principaux ports d’Europe. Du Portugal, il navigua vers l’Afrique, avant de se rendre en pèlerinage à

Jérusalem. Puis ce fut Quito, la Nouvelle-Espagne d'où il se dirigea vers l'Asie : Macao, côte de la Chine, Cochinchine, où il n'hésita pas à faire le coup de feu aux côtés du roi, son protecteur. De retour en Espagne, ayant été ordonné prêtre à Santa Fe de Bogotá, en Nouvelle-Grenade, il bénéficia de plusieurs prébendes ecclésiastiques. Sa célébrité repose sur ces voyages, relatés dans *Viaje del mundo*¹², qui connut un grand succès de son vivant. Nous nous attarderons sur deux moments significatifs de l'odyssée de cet « Elcano en soutane »¹³.

- 11 En 1579, eut lieu son premier séjour à Saint-Domingue et à Carthagène des Indes. De ce port partaient à l'époque vers Séville les galions chargés de l'or extrait des mines de la Nouvelle-Grenade, appartenant à des particuliers ou au quint royal, d'où la menace des pirates. C'était également la destination des navires négriers chargés d'esclaves capturés en Afrique pour travailler dans ces mines ou dans les plantations¹⁴. La cité devint un marché de redistribution à travers tout le nord du sous-continent. La rotation de ces bateaux entre Afrique et Amérique était telle que les jésuites s'installèrent en ces lieux pour se consacrer au « ministère des noirs ». La description des sinistres conditions d'existence imposées à ces gens est la matière d'une grande partie de l'ouvrage du père Alonso de Sandoval, l'initiateur de cette pastorale que j'ai par ailleurs étudiée en détail¹⁵.
- 12 Ce séjour donna-t-il des idées à Ordóñez de Ceballos¹⁶? Si ce fut le cas, elles ne relevèrent pas de la compassion dont fit montre Sandoval. De retour en Europe, le voyageur prit la direction de la « Guinée » - région allant du sud du Sénégal jusqu'aux embouchures du Niger -, puis du Congo. Tout au long de la première côte se situaient les « ríos » où les Portugais s'approvisionnaient en captifs pour les revendre grâce au monopole accordé par le Saint-Siège¹⁷. Dans son ample relation, notre aventurier fait état d'« un voyage en Guinée pour acheter des nègres et les vendre à Séville » (« viaje a Guinea para comprar negros y venderlos en Sevilla »). Pour ce faire, il s'associa à un marchand portugais détenteur d'une licence d'achat de nègres en Guinée. Partis de Sanlúcar de Barrameda à bord de deux navires, ils prirent la direction des îles du Cap-Vert, centre de rassemblement de captifs. La conjoncture n'y étant pas favorable aux achats, ils reprirent la route vers les « ríos » puis vers le Congo. S'ils avaient échappé à une attaque de pirates, probablement mauresques, avant de parvenir aux îles, le retour fut sans problème. Ordóñez de Ceballos mit cela au compte de la « Santa Cruz », vénérée à Séville, dont il avait sollicité la protection avant leur départ¹⁸.
- 13 Ayant passé son enfance et une partie de son adolescence à Séville, il savait que cette ville était non seulement le lieu de convergence d'une bonne partie des richesses des Indes occidentales, mais aussi le grand emporium de la traite négrière à destination du Nouveau Monde. Il ne méconnaissait donc pas l'existence du marché des nègres fournis par les négriers portugais et vendus à l'encan sur les degrés de la cathédrale. Cependant il ne persista pas dans ce commerce. Il lui permit, supposera-t-on, de se refaire financièrement avant de repartir outre-Atlantique, en compagnie de quelques esclaves, comme c'était l'habitude des aventuriers en quête de réussite, des conquistadors reconnus, des fonctionnaires de la Couronne, et même des ecclésiastiques¹⁹.

La chasse aux marrons à Carthagène des Indes

- 14 En 1586, après quelques aventures au Portugal, dans le cadre de la guerre de succession, Ordóñez reprit en effet la mer pour Carthagène des Indes en tant que « veedor »²⁰, sorte de contrôleur des finances. Il se vit donc contraint d'y rester quelque temps et prit connaissance d'une situation délicate. En bandits de grands chemins, les « cimarrones »²¹ ou esclaves fugitifs assaillaient les voyageurs, leur ôtant la vie s'ils se risquaient à défendre leurs biens²². Le danger étant insupportable pour la classe dominante, expose Ordóñez de Ceballos, les gouverneurs Martín de las Alas²³ et Pedro Hernández de Bustos, avaient, selon les normes de l'époque, nommé par deux fois « commissionnaire » un valeureux soldat, Francisco Sánchez, afin de mettre un terme à ces exactions. Il réussit à repousser les rebelles loin de la ville et en châtia quelques-uns. Une fois la mission terminée, les marrons ne tardaient pas à reprendre leurs menées, pour la plus grande préoccupation du gouverneur, lequel s'en ouvrit au contrôleur nouvellement débarqué.
- 15 L'aurait-il fait s'il n'avait eu connaissance de son éphémère activité négrière ? Il tenta de l'intéresser à l'affaire, qui dépendait de l'initiative privée. Avec un succès probablement dû aux moyens personnels dont disposait alors le contrôleur. Pour recruter les gens nécessaires à cette intervention, il dépensa en effet l'appréciable somme de 2 000 pesos. Quel retour attendait-il de l'investissement ? Agit-il seulement pour l'honneur, sans aucune idée derrière la tête ? C'était probablement pour lui un moyen de gagner les faveurs de la corporation des marchands et des grands propriétaires domiciliés dans la ville.
- 16 Sa petite troupe se composait de 50 soldats, de 36 noirs libres, de 6 esclaves lui appartenant, et de 8 autres dépendant de différents soldats²⁴, soit 100 individus. Il lui donna pour chef Bartolomé Pérez, Portugais de très bonne réputation militaire. Il l'envoya dans « la montagne », celle des Montes de María se dressant dans le lointain arrière-pays, où se réfugiaient les marrons. Connaissant les lieux, l'auteur de cet article précise qu'une zone marécageuse, due aux méandres du fleuve Magdalena dans la savane tropicale s'étendant vers les contreforts, constituait une protection naturelle contre d'éventuels poursuivants. En fait c'était un milieu où les noirs provenant des côtes lagunaires de l'Afrique occidentale savaient évoluer sans trop de difficulté, à la différence des Espagnols. De plus, dans cette région règne une chaleur fort inconfortable pour des soldats couverts de cottes de mailles et de lourds armements. Il importe de ne pas négliger ces aspects, afin de donner à l'entreprise toute sa dimension.
- 17 Pour sa part, Ordóñez de Ceballos se réserva le ratissage du chemin, en compagnie du juge²⁵ de Mompós, le capitaine Bolaños, dont le grade relevait probablement de responsabilités honorifiques au sein d'une milice. À leurs côtés se trouvaient deux hommes, Pedro de Lomelín et Marcos Ortiz. Pour le premier on se demandera s'il n'appartenait pas à la famille d'Ambrosio Lomelín, futur détenteur (1663-1674)²⁶ de l'« asiento », contrat de traite passé avec la Couronne espagnole. Les négriers avaient en effet pour habitude d'envoyer des parents sur leurs différents marchés d'outre-Atlantique afin de veiller à leurs intérêts. Ce serait de la sorte un bon connaisseur des réactions des fugitifs.
- 18 Après s'être perdu pendant toute une nuit et souffert de la faim, le petit groupe rencontra deux fils du juge de La Barranca, agglomération peu éloignée de Carthagène,

qui escortaient un déserteur de la flotte capturé par leurs soins. Ils s'adjoignirent avec leurs hommes à l'expédition qui, ayant appris l'encerclement par les marrons des gens envoyés vers les montagnes, avait hâte d'aller à leur rescousse. Ordóñez ordonna à ses compagnons de se porter en silence vers les contreforts. Pour sa part, avec Lomelín et deux soldats, il prit le chemin de La Barranca, où il trouva 15 Espagnols. Il disposait du pouvoir de les réquisitionner, mais il préféra leur demander de se joindre volontairement à lui pour sécuriser les chemins.

- 19 Se dirigeant enfin vers la cordillère, il aperçut de loin Pérez et les siens assiégés par une « grande foule de noirs », mais il lui fallut attendre le lendemain pour tenter de leur porter secours. Avant l'aube, il entendit les conques (« fotutos » en Afrique de l'Ouest) sonnantes le branle-bas de combat. Il gravit le versant sur plus d'une lieue et demie avant d'arriver à un sommet, où il laissa les auxiliaires indiens afin de préparer une éventuelle embuscade sous la direction de Bolaños et d'Ortiz. Tous les autres, Espagnols et noirs, armés de neuf fusils, d'épées et de boucliers, gagnèrent un sommet voisin. Puis, en compagnie de Lomelín, Ordóñez se dirigea vers la troupe encerclée.
- 20 Les noirs de Pérez commençaient à battre en retraite pour échapper aux assauts des adversaires, 2 noirs suivis au moins de 150 noirs « qui se battaient mieux que les hommes avec leurs dards et leurs casse-tête »²⁷. Deux choses sont à souligner ici : d'abord le nombre de ces femmes et, d'autre part, l'admiration d'Ordóñez, qui savait de quoi il parlait, pour leurs qualités martiales. Elle nous fait penser aux amazones africaines, et en particulier à la reine Njinga dont l'armement, selon la description de Cavazzi de Montecuculo évoquée plus haut, était bien semblable à celui de ces marronnes. Elles avaient déjà mis fin aux jours de 3 de leurs assaillants, avec une seule perte de leur côté. Le gros des noirs marrons était aux prises avec les Espagnols, dont ils avaient tué 3 hommes, et ils l'auraient emporté si ces derniers ne disposaient de 20 arquebuses leur ayant permis d'éliminer 10 de leurs ennemis.
- 21 Sur place, Ordóñez reprit les choses en mains, s'adressant à forte voix aux noirs de sa troupe en retraite : « Par Santiago²⁸, les hommes, de qui fuyez-vous ? Vous ne voyez pas que ce sont des femmes ? »²⁹. Blessés dans leur amour propre, ils se ressaisirent et obtinrent le retrait des guerrières, qui laissèrent tout de même 3 de leurs ennemis sans vie. Une fois tous ses gens regroupés, Ordóñez leur cria de se retirer, de façon à ce que le chef des adversaires pût l'entendre : « Eloignons-nous de ces démons, et s'ils veulent le pardon et la liberté, je leur accorde à tous le pardon ». Il n'outrepassait ainsi nullement ses droits, car il était en effet de la compétence des commissionnaires de le faire en faveur des marrons qui se rendaient. La Couronne finit d'ailleurs par offrir la liberté à des communautés de fugitifs en échange de leur soumission, d'abord à Panama en 1565 pour ceux de Bayano³⁰, puis sur les lieux mêmes plus tard³¹.
- 22 Lors des affrontements, l'attention d'Ordóñez fut attirée par le comportement particulièrement fougueux d'un Noir, de toute évidence le chef des marrons. Il entendit Pérez l'interpeller en ces termes : « Chien de Martinillo, me voici »³². Le rebelle fit marche arrière en rétorquant : « Diable de Portugais, il ne suffisait pas que ce soit dans les mines, tu me poursuis même ici ». Sur ce, il se jeta sur les Espagnols qui se retiraient. On comprend maintenant l'engagement de Pérez dans l'expédition répressive. Les sévices infligés aux travailleurs serviles de ses mines d'or auraient amené le noir à s'enfuir³³. Pour lui, cette rencontre fortuite était la manifestation d'un acharnement haineux et son exclamation traduisait à n'en point douter une profonde exaspération.

- 23 Une noire lui cria de continuer avec les siens : elle s'occuperait de cette poule mouillée. Le combat se poursuivit, les assaillants faisant leur possible pour attirer les marrons vers les lieux de l'embuscade préparée auparavant. Le piège fonctionna : les indiens firent leur apparition avec leurs flèches, et les Espagnols et les noirs avec leurs arquebuses et leurs dards. La bataille allait prendre fin, aurait-on pu croire. Il n'en fut rien, telle était la fougue des insurgés luttant pour leur vie et leur liberté. Armés de lances, de dards et de casse-tête, ils se jetaient sur les assaillants afin de leur arracher les arquebuses dont ils se servaient pour les tuer à coups de crosses. Les indiens, dont 8 moururent et plus de 30 furent blessés, se réfugièrent dans les fourrés. Les noirs d'Ordóñez et les hommes de Pérez finirent par se rejoindre près d'un lieu semé de roches. Là ils poursuivirent leur résistance, en voyant tomber 3 autres noirs des leurs. Les Espagnols ne s'en tiraient pas trop mal, et tous purent se porter au secours des indiens dont la situation préoccupait le chef de l'offensive. Malgré 1 mort et 9 blessés parmi ses hommes, il eut à cœur de les défendre.

La confrontation d'Ordóñez et de la noire Polonia

- 24 Voyant arriver pleins d'entrain 3 noirs du camp ennemi, Polonia, la femme noire qui bataillait contre Pérez, s'en désintéressa et vociféra, de façon tout à fait invraisemblable si l'on s'en tient au référent culturel de son interrogation : « Où est ce traître de capitaine cordouan qui tend des embûches pour tromper les gens ? ». Les Cordouans passant pour des modèles de valeur militaire, Ordóñez, revendiqua cette origine allégorique. Il comprenait le danger à laisser cette femme, qui avait su résister à Pérez, raviver le moral des siens, et décida de s'en occuper. Il se porta à sa rencontre, épée et rondache en mains³⁴, en s'exclamant :

C'est moi, ce Cordouan, du meilleur pays du monde, essaie donc de me tuer. Si tu y parviens, tu pourras te vanter qu'une femme a tué l'homme qui l'appréciait le plus, et même si tu n'étais pas aussi jolie et d'aussi belle prestance que tu l'es (pour une noire, elle l'était assurément), il te suffisait d'être de Cordoue, d'où je suis, pour que je t'estime, car bien que tu aies traité les gens de ta patrie de traîtres, tu sais bien qu'ils sont la crème du monde³⁵.

- 25 Cette réplique relève à l'évidence de la reconstruction littéraire *a posteriori* de la part d'Ordóñez, à la fois acteur et auteur. Toutefois sa formulation, de type chevaleresque, recouvre une indéniable admiration de la part de notre personnage. Il se voit obligé, en nouveau Salomon, de reconnaître non seulement les qualités physiques de cette femme noire - pensons à la fameuse interpellation de la reine de Saba « *Nigra sum, filiae Jerusalem, sed formosa* » -, mais aussi ses mérites de combattante. Il la met à son niveau, si elle veut bien en accepter l'offre. C'est là un discours tout à fait innovant et exceptionnel pour un Espagnol de l'époque, même s'il n'est pas entièrement dépourvu d'une arrière-pensée, à savoir celle d'endormir la méfiance de cette redoutable adversaire féminine. On ne le retrouva plus par la suite, même dans les récits de fiction.
- 26 Sans dire mot, mue par une « furie infernale », elle lui décocha l'un de ses trois dards, qui se planta dans sa rondache, puis le second et enfin le troisième, qu'il lui fallut, de l'épée, intercepter au vol. Se saisissant de son volumineux casse-tête, elle s'écria : « On verra bien si tu m'interceptes celui-ci ». Au cours de cet affrontement, un noir s'enfuyait le long de la pente, poursuivi par Pérez. Voyant cela, le noir Martín se porta à l'encontre de ce dernier. Ordóñez s'adressa alors à son adversaire féminin :

Au nom de ce que tu aimes le plus au monde, laisse-moi me battre avec ce noir que votre chef a nommé Martinillo et tu verras si je suis de ta patrie. Je te redis mon estime et je ferai en sorte que tu sois libre et que l'on te donne de la terre du roi.

- 27 Elle lui rétorqua « Vas-y et tue notre chef ; je serai ainsi sans mari et je pourrai te servir »³⁶. Il lui répondit : « Eh bien, pour que je vois l'estime que tu me portes, lance ce dard qui me cherche ». Elle le lança avec une telle fureur et une telle force qu'il s'en fallut de peu qu'il ne le fit tomber à la renverse.
- 28 Puis il se mit à batailler avec le noir jusqu'au retentissement d'un grand cri, poussé par les indiens, selon leur coutume, qui amena Espagnols, noirs et indiens à se rassembler face au retrait des adversaires. Le noir Martín abandonna Ordoñez pour grimper prestement le long de la colline à la rescousse des siens. Ce dernier se retira quelque peu, cherchant à se retrouver face au noir qui affrontait Pérez. Le voyant venir, ce noir laissa son adversaire pour lui faire face. Se recommandant aux âmes du Purgatoire et à la Très Sainte Croix, Ordóñez se jeta sur lui et le toucha à un genou, ce qui l'obligea à le mettre à terre et à se défendre avec son casse-tête. Polonia, qui regardait l'Espagnol, se dirigea vers lui. Pérez voulut aider son camarade, mais celui-ci lui cria de s'occuper plutôt des autres, car il se chargerait de ceux-là. Le Portugais monta donc vers le haut de la colline, où sa présence contribua à la victoire.
- 29 Comme le noir perdait son sang, Ordóñez s'en désintéressa pour reprendre le combat contre Polonia qui le provoqua : « Puisque tu n'as pas été capable de tuer le général, essaie de me vaincre ». Elle lui portait des coups terribles, et bien qu'il pût la blesser, il se retenait, lui paraissant qu'il n'était pas juste de terminer ainsi la bataille. S'il parvenait à la vaincre en l'épargnant, elle et son chef lui appartiendraient, d'où ses mots : « Considère ce que je t'ai dit, car c'est la vérité, et je te jure sur ma vie que je te donnerai la liberté et du bien »³⁷. Elle n'en eut cure et tenta de l'atteindre. Il se vit obligé de lui porter un coup qui aurait pu lui être fatal, ajoutant : « Cordouane, j'aurais pu te tuer ». Elle revint à l'assaut avec une furie digne d'un homme, lui saisit un bras et lui porta sa dague à la poitrine en disant : « Ah Cordouan, tu es à moi maintenant ». Il sortit alors un petit pistolet qu'il portait sur lui et lui répondit : « Je serai à toi si tu fais ce que je dis et considère combien de fois je t'ai laissée en vie : reconnais la miséricorde de Dieu, puisque tu es chrétienne »³⁸. Elle lui demanda s'il était blessé. Oui, reconnut-il, mais ce n'était rien. Le second dard l'avait touché à une jambe, et le noir lui avait fait une égratignure à la tête. Elle lui proposa alors de faire retirer ses gens en ordre et d'en prendre soin. Pour sa part, la nuit tombée, elle calmerait tous les siens. Puis elle lui remit sa dague, il reprit son épée et se mit à grimper vers le haut de la colline. Il s'y assit, épuisé de fatigue et en proie à une profonde mélancolie au spectacle d'un tel ravage.
- 30 Fallut-il la noblesse du comportement de Polonia pour lui faire prendre conscience de l'inanité du sien ou plutôt des aberrations d'une situation qu'il défendait ? Le tonsuré n'était pas loin, dirait-on, d'éprouver un sentiment dépassant l'admiration suscitée par le profond étonnement. D'où peut-être le dégoût éprouvé à la suite de cette bataille et surtout de cet affrontement peu conventionnel, aux renversements dignes d'un roman byzantin, que le chanoine se remémora probablement avec attendrissement lors de la rédaction du récit.

Le dénouement

- 31 Revenons-y. La bataille se solda, parmi les marrons, par la mort de plus de 50 femmes et de 30 hommes. Les amazones payèrent donc le plus lourd tribut pour la défense de leur liberté. Le camp des maîtres, où presque tous furent blessés, parfois grièvement, perdit 3 blancs, 2 noirs et 3 indiens. Seuls Lomelín et Polonia s'en tirèrent sans aucune égratignure. Ordóñez sonna de son « fotuto » pour donner le signal du retrait du champ de bataille, ce qui se fit dans l'ordre.
- 32 Auprès du général Martín, se trouvait Francisco Jolofo³⁹, son maître de camp, dont l'histoire était également romanesque. Du Sénégal, il avait été conduit comme esclave dans le royaume de Monomotapa, puis envoyé en Arabie Heureuse et en Turquie où il se convertit à l'islam. Fait prisonnier sur une fuste en Méditerranée, au cap de Gata, il fut amené à Séville où il embrassa le christianisme. Expédié aux Indes, il ne tarda pas à s'échapper et prit part au combat relaté, où il fut l'un des plus vaillants. Après la fin de la bataille, il lança même un dard contre Ordóñez, qui faillit l'atteindre, puis deux pierres dont ce dernier se protégea avec sa rondache. Le chef des Espagnols, en deux bonds, se rapprocha du général Martín, et lui fit une entaille profonde au ventre. Le blessé se vit obligé de retenir ses viscères de ses mains. Un des indiens d'Ortiz lui décocha une flèche dans un œil, avant que Jolofo ne le renverse d'un jet de pierre. Ordóñez réussit à toucher le noir à une jambe, mais cela ne l'empêcha pas de lui porter un coup de lance qui pénétra sa cotte de mailles et le blessa. Polonia intervint alors pour ramener le calme.
- 33 Néanmoins Martín et Jolofo décidèrent, une fois leurs hommes remis de leurs blessures, de reprendre les affrontements : la lune levée, ils auraient le dessus, grâce à leur agilité et leur connaissance du terrain. Polonia parvint à leur faire entendre raison, insistant sur la gravité de leurs blessures et faisant miroiter la promesse de liberté pour eux et, si possible, pour leurs gens, ce qu'elle essaierait d'obtenir avant l'aube. Vers minuit, elle se porta, désarmée, à la rencontre du chef espagnol. Elle lui annonça la mort de Martín et lui demanda d'obtenir en faveur de ceux qui la suivraient la liberté et des terres à cultiver près de Carthagène, ce à quoi Ordóñez s'engagea, assure-t-il, de façon très amicale⁴⁰.
- 34 Elle s'en retourna vers les siens afin de prendre leur avis. Ceux qui n'acceptèrent pas le compromis s'en furent, mais le lendemain elle revint avec Jolofo et 48 marrons. Les jours suivants, 3 des fuyards furent pris, et en trois semaines on procéda à 47 captures. Pour sa part, Polonia, aidée de quelques gens, ramena 9 noires. Puis un autre jour, sans aucune assistance, elle réussit à convaincre 12 femmes et leurs 22 enfants. Jolofo, remis de ses blessures, tenta avec succès la même expérience auprès de 5 de ses compagnons. Il revint une dernière fois avec son épouse, ses 3 enfants, 15 femmes et 8 garçons.
- 35 Ainsi prit fin la guerre livrée aux marrons et le pays, souligne Ordóñez, retrouva la paix tant à Carthagène qu'à Zaragoza et Los Remedios. La troupe des vainqueurs, par le fleuve Magdalena, regagna Carthagène où ils furent fêtés de tous. On organisa des réjouissances, avec course de taureaux et des jeux de cannes.
- 36 Ordóñez procéda ensuite à la répartition des prisonniers. Les caisses royales en reçurent 40. Polonia, Bartolomé Pérez, Pedro de Lomelín, 6 chacun. Ainsi l'amazone noire, en récompense de sa médiation, se retrouva sur le même plan que les chefs des vainqueurs. On distribua les autres captifs selon les mérites des hommes de la troupe.

Dix d'entre eux furent cependant vendus au profit des héritiers des indiens morts sur le champ de bataille. Sur chaque vente, on préleva cinq ducats (pesos) pour des messes et des processions de remerciement⁴¹.

Conclusion

- 37 Déjà célèbre en son temps, Pedro Ordóñez de Ceballos ne dut certes pas sa réputation à la répression du marronnage dans l'arrière-pays de Carthagène des Indes. Pourtant il mit un terme à l'une des premières manifestations de rejet de la société esclavagiste en Nouvelle-Grenade. Naïvement, il affirme qu'après son intervention, « le pays retrouva la paix ». C'était bien s'avancer, car le marronnage ne cessa d'y prendre de l'ampleur, amenant la Couronne espagnole à accepter des compromis historiques⁴².
- 38 Ce récit, l'un des premiers du genre, illustre les débuts de la polémologie marronne, dont nous aurons par la suite de plus amples informations pour le Venezuela et la Nouvelle-Espagne. Mais ce n'est pas là son aspect le plus intéressant. Il est le seul à mettre en scène - l'expression s'impose - des amazones noires, dont la fougue se voit reconnue par les Espagnols. Il ne s'agit pas de personnages légendaires, même si l'auteur s'ingénie parfois à donner un tour byzantin à sa relation. Homme cultivé, il aurait bien pu se voir en Thésée, vainqueur d'Antiope, reine des amazones des bords de la mer Noire, descendantes d'Ares, dieu de la guerre et de la nymphe Harmonie ; ou, mieux encore, en Hercule recevant la ceinture de Ménallipe, sœur de la souveraine⁴³. Il ne s'agit pas non plus de quelques viragos isolées : les chiffres cités laissent entrevoir toute une stratégie. C'était d'authentiques guerrières, rompues au maniement des armes, au point de tenir tête à des soldats expérimentés, en probables héritières de leurs semblables en Afrique. Une partie de ces femmes, arrachées à la Côte des Esclaves et à celle de l'Angola, n'aurait-elle pas décidé, à Carthagène, de les prendre pour modèles afin d'échapper à la servitude ?
- 39 Curieux personnage que Polonia, dont l'intelligence l'amène à une prise de conscience pragmatique, à l'inverse du général Martín. Elle ne se laisse pas aller à ses instincts, même si elle s'en proclame l'épouse, condition d'ailleurs vite oubliée face à Ordóñez, à en croire ce dernier. La survie des siens passe par une négociation, selon un usage déjà établi, dont elle paraît avoir connaissance. Guerrière exceptionnelle, Polonia prend une dimension politique qui fait oublier l'artifice de l'élaboration littéraire : si elle ne peut vaincre, elle sait convaincre, et même l'impétueux Francisco Jolofo se plie à ses injonctions. Pour toutes ces raisons, ses ennemis finissent par la hisser à leur rang.
- 40 Mais il y a plus encore, Ordóñez lui-même aurait évolué à la suite de cet affrontement belliqueux. Sur le coup, l'ancien négrier occasionnel, à l'instar d'Ulysse s'échappant de l'île des cyclopes⁴⁴, en est à éprouver une sorte d'abattement, de dégoût, face au massacre des siens mais aussi des ennemis⁴⁵. Aucun chasseur de marrons n'avoua jamais plus semblable état d'âme. Bref, le comportement de Polonia semble avoir amené le rude aventurier à éprouver un sentiment dépassant l'admiration ouvertement avouée, ce qui n'est pas peu dire pour l'époque. Tout donnerait à penser que cette évocation à demi voilée, couchée sur le papier de nombreuses années après les faits, relevait de l'artifice littéraire.
- 41 En définitive, d'un point de vue épistémologique, cet épisode, certes plus ou moins romancé, est loin de « marginaliser les considérations de genre et de sexualité »,

comme, selon Agustín Lao Montes, tendent à le faire « la majorité des analyses de la diaspora africaine »⁴⁶.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Lopes, Duarte, et Pigafetta, Felipo. *La Relatione del Reame di Congo et delle circonvicine contrade*. In : *Le royaume de Congo et les contrées environnantes (1591). La description de Filippo Pigafetta et Duarte Lopes présentées, traduites et annotées par Willy Bal*. Paris : Chandeigne / Unesco, 2002.

Njinga, reine d'Angola. *La relation d'Antonio Cavazzi de Montecuccolo (1687)*. Préface de Linda Heywood et John K. Thornton. Traduction de Xavier de Castro et Alix du Cheyron d'Abzac, Paris : Chandeigne, 2010.

Ordóñez de Cevallos. *Viaje del Mundo*. Edition de Félix Muradás, Madrid : Miraguano / Polifemo, 1993.

Etudes citées

Akomo-Zobhe, Cyriaque Simon-Pierre. *Esclavage et résistance des noirs bantu. Apports de l'Afrique bantu dans la conquête de la Colombie. 1600-1774*. Inédit, s. d. ni l.

Borrego Plá, María del Carmen. *Palenques de negros en Cartagena de Indias a fines del siglo XVII*. Sevilla : Escuela de Estudios hispano-americanos, 1973.

Cornevin, Robert. *La république populaire du Bénin. Des origines dahoméennes à nos jours*. Paris : Maisonneuve et Larose, 1981.

Franco, Marisa. *El tráfico de esclavos con América (Asientos de Grillo y Lomelín, 1663-1674)*. Sevilla : Escuela de Estudios Hispano-americanos, 1984.

Friedemann, Nina S. de, Patiño Rosselli, Carlos. *Lengua y sociedad en el Palenque de San Basilio*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo, 1983.

Histoire générale de l'Afrique. Paris : Présence Africaine / Edicef / UNESCO, 1998, T. V.

Lao Montes, Agustín. « Hilos descoloniales. Trans-localizando los espacios de la diáspora africana », *Tabula Rasa* 7, julio-diciembre 2007, Bogotá, p. 47-79.

lcorreodepozuelo.com/2015/08/26/pedro-ordonez-de-ceballos-la-primera-persona-que-le-dio-la-vuelta-al-mundo/. Consulté le 10/X/2017.

Mayor, Adrienne. *Les Amazones. Quand les femmes étaient les égales des hommes*. Paris : La découverte, septembre 2017.

- Mosquera, Claudia, Pardo, Mauricio, Hoffman, Odile (ed.). *Afrodescendientes en las Américas. Trayectorias sociales e identitarias*. Bogotá : Universidad Nacional de Colombia, ICANH, IRD, ILSA, 2002.
- Sharp, William Frederick. *Slavery on the Spanish Frontier. The Colombian Chocó. 1680-1810*. University of Oklahoma Press, 1976.
- Tardieu, Jean-Pierre. *Le destin des Noirs aux Indes de Castille. XVI^e-XVII^e siècles*. Paris : L'Harmattan, 1984.
- Tardieu, Jean-Pierre. *L'Eglise et les Noirs au Pérou (XVI^e-XVII^e siècles)*. Paris : L'Harmattan, 1993.
- Tardieu, Jean-Pierre. *Noirs et nouveau maîtres dans les « vallées sanglantes » de l'Equateur. 1778-1820*. Paris : L'Harmattan, 1997.
- Tardieu, Jean-Pierre. « Un proyecto utópico de manumisión de los cimarrones del 'Palenque de los montes de Cartagena', 1682 » ; in : Mosquera, Claudia, Pardo, Mauricio, Hoffman, Odile (ed.). *Op. cit.*, 2002, p. 169-180.
- Tardieu, Jean-Pierre. «Morir o Dominar». *En torno al reglamento de esclavos de Cuba (1841-1866)*. Frankfurt : Vervuert, 2003.
- Tardieu, Jean-Pierre. « Cimarrón-Marroon-Marron. Note épistémologique ». *Outre-Mers. Revue d'Histoire* (350-351), 1^{er} sem. 2006, p. 237-247.
- Tardieu, Jean-Pierre. *Cimarrones de Panamá. La forja de una identidad afroamericana*. S. XVI. Frankfurt / Madrid : Vervuert / Iberoamericana, 2009.
- Tardieu, Jean-Pierre. *El negro en la Real Audiencia de Quit*. Quito / Lima : Abya-Yala / I. F. E. A., 2006.
- Tardieu, Jean-Pierre. *Cimarrones de Panamá. La forja de una identidad afroamericana*. S. XVI, Frankfurt / Madrid : Vervuert / Iberoamericana, 2009.
- Tardieu, Jean-Pierre. *Los Esclavos de los Jesuitas del Río de la Plata (Paraguay), 1767. Historia de una dramática regresión*. Sarrebruck : Editorial Académica Española, 2012.
- Tardieu, Jean-Pierre. *Resistencia de los negros en la Venezuela colonial. Representaciones y planteamientos semiológicos*. Frankfurt / Madrid : Vervuert / Iberoamericana, 2013.
- Tardieu, Jean-Pierre. *Resistencia de los negros en el virreinato de México (siglos XVI-XVII)*. Frankfurt / Madrid : Vervuert / Iberoamericana, 2017.
- Tardieu, Jean-Pierre. *El Negro Guillermo. Venezuela (1769-1771). Análisis de un discurso represivo del cimarronaje*. Sevilla : Alfar, 2018.
- Tardieu, Jean-Pierre. *Andresote. Le dessein d'un esclave rebelle. Venezuela (1730-1733)*. Paris : Les Indes savantes, 2019.
- Tardieu, Jean-Pierre. « De la psychose inspirée par les « jolofes » aux Indes occidentales espagnoles (XVI^e-XVIII^e siècles) », inédit.
- Thomas, Hugh. *La trata de esclavos. Historia del tráfico de seres humanos de 1440 a 1870 (The Slave Trade, 1977)*, Barcelona: Planeta, 1998.
- Vignaux, Hélène. *Esclavage et rébellion. La construction sociale des Noirs et des Mulâtres (Nouvelle Grenade-XVII^e siècle)*. Montpellier : Presses Universitaires de la Méditerranée, 2007.
- Vila Vilar, Enriqueta. *Hispano-América y el comercio de esclavos. Los asientos portugueses*. Sevilla: Escuela de Estudios Hispanoamericanos, 1977.

Vila Vilar, Enriqueta. *Alonso de Sandoval, Un tratado sobre la esclavitud*. Madrid : Alianza Universidad, 1987.

Zugasti, Miguel. *Epica, soldadesca y autobiografía en el « Viaje del mundo » (1614) de Pedro Ordóñez de Ceballos*. Universidad de Navarra, 2009. <http://www.cervantesvirtual.com/obra/epica-soldadesca-y-autobiografia-en-el-viaje-del-mundo-1614-de-pedro-ordonez-de-ceballos/> Consulté le 16/X/2017.

NOTES

1. Cette communication est à placer dans le contexte des recherches de l'historienne de Stanford Adrienne Mayor, publiées récemment en français sous le titre de *Les Amazones. Quand les femmes étaient les égales des hommes*, Paris : La découverte, septembre 2017. On remarquera toutefois que l'ouvrage ne fait aucune référence aux amazones d'Afrique noire qui n'ont pourtant pas cessé de se manifester depuis le XVI^e siècle jusqu'au XX^e, comme cela sera évoqué ci-dessous.

2. Voir par exemple : María del Carmen Borrego Plá, *Palenques de negros en Cartagena de Indias a fines del siglo XVII*, Sevilla : Escuela de Estudios hispano-americanos, 1973 ; William Frederick Sharp, *Slavery on the Spanish Frontier. The Colombian Chocó. 1680-1810*, University of Oklahoma Press, 1976, p. 148-170 ; Nina S. de Friedemann, Carlos Patiño Rosselli, *Lengua y sociedad en el Palenque de San Basilio*, Bogotá : Instituto Caro y Cuervo, 1983, p. 17-81 ; Hélène Vignaux, *Esclavage et rébellion. La construction sociale des Noirs et des Mulâtres (Nouvelle Grenade-XVII^e siècle)*, Montpellier : Presses Universitaires de la Méditerranée, 2007, p. 204-245 ; Cyriaque Simon-Pierre Akomo-Zobhe, *Esclavage et résistance des noirs bantu. Apports de l'Afrique bantu dans la conquête de la Colombie. 1600-1774*, inédit, s. d. ni l., première partie : « Résistances des Noirs de la côte atlantique du XVII^e au XVIII^e siècle ».

3. Le titre de ces reines était « kandake », que les Grecs et les Romains auraient déformé en « candace » ; voir : Adrienne Mayor, *Op. Cit.*, p. 442.

4. *Id.*, p. 369-389.

5. Voir : *Njinga, reine d'Angola. La relation d'Antonio Cavazzi de Montecucolo (1687)*, préface de Linda Heywood et John K. Thornton, traduction de Xavier de Castro et Alix du Cheyron d'Abzac, Paris : Chandeigne, 2010.

6. *Op. Cit.*, p. 96.

7. *Op. Cit.*, p. 48.

8. Le royaume de Monomotapa, qui relève de l'imaginaire littéraire pour l'Espagne du Siècle d'or, fut une puissante réalité historique s'étendant sur le Zimbabwe et le Mozambique. Connue par sa production d'or, à laquelle succéda le commerce négrier, elle attira les Portugais. Voir : *Histoire générale de l'Afrique*, t. V, Paris : Présence Africaine / Edicef / UNESCO, 1998, p. 420-445.

9. In : *Le royaume de Congo et les contrées environnantes (1591). La description de Filippo Pigafetta et Duarte Lopes présentées, traduites et annotées par Willy Bal*, Paris : Chandeigne / Unesco, 2002, p. 205-206.

10. Alonso de Sandoval, *De instauranda Aethiopia salute (1627, 1647)*, in : Enriqueta Vila Vilar, *Alonso de Sandoval, Un tratado sobre la esclavitud*, Madrid : Alianza Universidad, 1987, p. 167-168 : « [...] para cuya defensa trae por guarda fidelissima docientos

hombres, pero la gente mas belicosa y guerrera que tiene en toda su corte son mugeres fortissimas, que se gobiernan a guisa de las antiguas Amazonas, con un arco en las manos ; y en pariendo embian los hijuelos varones a sus padres fuera de la provincia, quedandose con solas las hijas. Tienen estas Amazonas su asiento hazia la parte del Occidente y no lejos del Nilo ».

11. Les historiens parlent de leurs interventions lors des guerres du roi Kpangla en 1782. Sous Guézo en 1842, elles constituent des unités régulières. Pour mieux comprendre ce qui va suivre, on citera la description d'un témoin européen de l'époque du roi Béhanzin, Edouard Chaudoin, recueillie par Robert Cornevin : « Elles sont là 4000 guerrières, les 4000 vierges noires du Dahomey, gardes du corps du monarque, immobiles sous leurs chemises de guerre, le fusil et le couteau au poing, prêtes à bondir sur un signal du maître. Vieilles ou jeunes, laides ou jolies, elles sont merveilleuses à contempler. Aussi solidement musclées que les guerriers noirs, leur attitude est aussi disciplinée et aussi correcte, alignées comme au cordeau ». Robert Cornevin, *La république populaire du Bénin. Des origines dahoméennes à nos jours*, Paris : Maisonneuve et Larose, 1981, p. 113, 124, 327-328.

12. Nous utiliserons la transcription de Félix Muradás, publiée à Madrid en 1993 aux Editions Miraguano / Polifemo.

13. Pour en savoir plus, voir : Miguel Zugasti, *Epica, soldadesca y autobiografía en el « Viaje del mundo » (1614) de Pedro Ordóñez de Ceballos*, Universidad de Navarra, 2009. <http://www.cervantesvirtual.com/obra/epica-soldadesca-y-autobiografia-en-el-viaje-del-mundo-1614-de-pedro-ordonez-de-ceballos/> Consulté le 16/X/2017.

14. Voir les nombreuses références à Carthagène des Indes dans : Enriqueta Vila Vilar, *Hispano-América y el comercio de esclavos. Los asientos portugueses*, Sevilla : Escuela de Estudios Hispanoamericanos, 1977.

15. Alonso de Sandoval, *De instauranda Aethiopia salute (1627, 1647)*, *Op. Cit.* Nous avons nous-même analysé le texte du jésuite dans : *L'Eglise et les Noirs au Pérou (XVI^e-XVII^e siècles)*, Paris : L'Harmattan, 1993.

16. Toutes les références biographiques présentées ci-dessous sont tirées de *Viaje del mundo*.

17. Voir : Hugh Thomas, *La trata de esclavos. Historia del tráfico de seres humanos de 1440 a 1870 (The Slave Trade, 1977)*, Barcelona: Planeta, 1998.

18. *Viaje del mundo*, *Op. Cit.*, p. 66.

19. Voir : *Le destin des Noirs aux Indes de Castille. XVI^e-XVII^e siècles*, Paris : L'Harmattan, 1984.

20. Miguel Zugasti, *Op. Cit.*, explique que ce voyage put se faire grâce à l'aide du protecteur d'Ordóñez de Ceballos, le marquis de Peñafiel, sous les ordres duquel il servit dans plusieurs campagnes.

21. Pour l'origine du terme, et donc du substantif « marron » en français, bien souvent méconnue, on consultera : Jean-Pierre Tardieu, « Cimarrón-Marroon-Marron. Note épistémologique », *Outre-Mers. Revue d'Histoire* (350-351), 1^{er} sem. 2006, p. 237-247.

22. Selon C. F. Guillot, ces marrons auraient appartenu au « palenque » de Malambo. Aucune précision n'est fournie par Ordóñez, qui n'a cure d'exactitude. C. F. Guillot, *Negros rebeldes y negros cimarrones*, Buenos Aires : Fariña, 1961 ; cité par Miguel Zugasti, *Op. Cit.* Or Malambo se trouve au sud de Barranquilla. L'auteur de ces lignes situera plutôt le palenque d'origine vers les Montes de María, comme il s'en explique plus bas.

Ordóñez dit en effet avoir œuvré avec des gens de Mompós et de La Barranca, lieux bien éloignés de Barranquilla.

23. Miguel Zugasti assure que ce gouverneur était déjà mort depuis quelques mois.

24. Il convient de savoir que la société esclavagiste hispano-américaine, dans tout le Nouveau Monde, utilisait dans la répression du marronnage les esclaves noirs de l'oligarchie, les noirs récemment affranchis ou libres (« horros »), plus à même de connaître les voies et moyens utilisés par les fugitifs, ainsi que les indiens, bon connaisseurs du milieu où ils se réfugiaient, stratégie que j'ai souvent mis en exergue dans les ouvrages cités ci-dessus.

25. Par « juez », il faut entendre « justicia mayor », c'est-à-dire le représentant du gouverneur dans l'agglomération.

26. Voir : Marisa Franco, *El tráfico de esclavos con América (Asientos de Grillo y Lomelín, 1663-1674)*, Séville : Escuela de Estudios Hispano-americanos, 1984.

27. « ...que peleaban mejor que los varones con sus dardos y macanas », *Op. Cit.*, p. 77. Ce casse-tête, indique l'auteur à la fin de son récit, était composé d'une pierre enserrée dans un petit filet de fibres d'agave attaché à une corde de la même matière qui permettait de lancer le projectile sur les ennemis. Cette arme était d'une grande efficacité entre les mains expertes des marrons.

28. Santiago, patron de l'Espagne, fut aussi le patron des troupes de la conquête des Indes occidentales. Cette invocation donne au combat toute sa dimension : il ne s'agit pas d'une simple algarade, mais de la lutte pour la survie du Nouveau-Monde.

29. « ¡Santiago, varones ! ¿De quién huís ? Mirad que son hembras », *ibid.*

30. Voir : Jean-Pierre Tardieu, *Cimarrones de Panamá. La forja de una identidad afroamericana. S. XVI, Op. Cit.*

31. Les forces de répression n'ayant pas réussi à éliminer la menace du marronnage, le gouvernement se vit obligé en 1713 d'accorder l'autonomie au « palenque de San Basilio », communauté qui subsista jusqu'à nos jours. Il existe toute une littérature à ce sujet, et l'on se reportera à l'ouvrage de base de Nina S. de Friedemann et Carlos Patiño Rosselli, *Lengua y sociedad en el Palenque de San Basilio, Op. Cit.* Voir également, en relation plus étroite avec notre sujet : Jean-Pierre Tardieu, « Un proyecto utópico de manumisión de los cimarrones del 'Palenque de los montes de Cartagena' en 1682 », in : C. Mosquera, M. Pardo, O. Hoffmann, *Afrodescendientes en las Américas. Trayectorias sociales e identitarias. 150 años de la abolición de la esclavitud en Colombia*, Bogotá : Universidad Nacional de Colombia, 2002, p. 169-181.

32. « Perro Martinillo, aquí estoy ». « Demonio portugués, no bastaba en las minas, sino que aun aquí me persigues ». *Op. cit, ibid.*

33. La résistance des esclaves dans les mines d'or ne se limitait pas à la Nouvelle Grenade. Il y eut de nombreux soulèvements au Venezuela. On citera à cet égard la fameuse révolte du roi Miguel en 1553. Voir : Jean-Pierre Tardieu, *Resistencia de los negros en la Venezuela colonial. Representaciones y planteamientos semiológicos, Op. Cit.*

34. « ¿Dónde está el capitán traidor cordobés que hace engaños con celadas? ». *Op. Cit.*, p. 78.

Cordoue, de par son histoire glorieuse, avait une double réputation : celle d'être une cité de nobles guerriers, mais aussi de gens de savoir, mise en exergue par sa devise « Casa de guerrera gente /y de sabiduría clara fuente ». Le meilleur exemple de ces

« nobles guerriers » est le « Gran capitán », González de Córdoba. « Cordobés », sur les lèvres de Polonia serait donc synonyme de « vaillant », qualité qu'elle dénie à Ordóñez, qui a tendu un piège à ses gens. Ce dernier, natif de Jaén, affirme sa vaillance et son honneur en adoptant cette origine symbolique, qu'il propose également à son adversaire féminine en preuve d'estime.

35. « Yo soy el cordobés de la mejor tierra del mundo, y así procura de matarme, y si lo haces te podrás alabar que una mujer mató al hombre que más la estimaba y cuando no fuera ser tan gentil y hermosa como eres (que por cierto para negra lo era), bastábate ser de Córdoba, de donde soy, para que te estimara, que aunque motejaste a los de tu patria de traidores, ya sabes que son la nata del mundo ». *Op. Cit., ibid.*

36. « Déjame por tu vida pelear con aquel negro que el caudillo nombró Martinillo, y verás si soy de tu patria, y torno a decir que te estimo y haré seas libre y que te den hacienda del rey ». Dijo : « Anda, ve y mávalo ; quedaré así sin marido y te podré servir ». *Op. cit., p. 79.*

37. « Mira lo que te he dicho, que es verdad, y te lo juro por mi vida de darte libertad y hacienda ». *Op. Cit., p. 80.*

38. « Tuyo seré si haces lo que digo, y mira las veces que te he dado la vida; reconoce las misericordias de Dios, pues eres cristiana ». *Op. Cit., ibid.*

39. Les « Jolofos », (Wolofs) très tôt islamisés, furent des esclaves réfractaires aux Indes occidentales. Ils prirent la tête de nombreux soulèvements depuis les débuts de l'époque esclavagiste, en particulier à Saint-Domingue. Si Francisco n'était pas musulman de naissance, il le devint par la suite, ce qui peut expliquer son rôle parmi les marrons de Carthagène. Nous avons traité de l'attitude des « jolofes » aux Amériques espagnoles dans « De la psychose inspirée par les « jolofes » aux Indes occidentales espagnoles (XVI^e-XVIII^e siècles) », inédit.

40. *Op. Cit., p. 81.*

41. *Op. Cit., p. 82.*

42. On consultera à cet égard la première partie de l'ouvrage collectif dirigé par Claudia Mosquera, Mauricio Pardo et Odile Hoffman (ed.), *Afrodescendientes en las Américas. Trayectorias sociales e identitarias*, Bogotá : Universidad Nacional de Colombia, ICANH, IRD, ILSA, 2002, p. 43-211, et en particulier : Jean-Pierre Tardieu, « Un proyecto utópico de manumisión de los cimarrones del 'Palenque de los montes de Cartagena', 1682 », p. 169-180.

43. Ici, Polonia remet sa dague à son vainqueur. Nous rejoignons ainsi le jugement de Miguel Zugasti, *Op. Cit.*, qui parle de « magnificación épica del yo narrativo ».

44. « Nous reprenons la mer, l'âme navrée, contents d'échapper à la mort, mais pleurant les amis ». *Odyssée*, chant IX, 554-566.

45. « ...y en lo alto me senté con una melancolía grande que me dio de ver tal estrago ». *Op. Cit., p. 80.*

46. S'appuyant sur James Clifford, « Diasporas », in : *Routes. Travel and Translation in the late Twentieth Century*, Cambridge Harvard University Press, p. 244-278, Agustín Lao Montes assure que « la mayoría de los análisis de la diáspora negra tienden a marginalizar las consideraciones de género y sexualidad ». Ver: « Hilos descoloniales. Trans-localizando los espacios de la diáspora africana », *Tabula Rasa* 7, julio-diciembre 2007, Bogotá, p. 56.

RÉSUMÉS

Le grand voyageur Pedro Ordóñez de Ceballos, auteur de *Viaje del mundo* (1684), lors d'un séjour à Carthagène des Indes (Colombie), dirigea la répression contre les esclaves marrons des environs de la cité (1586-1587). Il se heurta à un corps d'amazones noires faisant penser à celles des anciens royaumes d'Angola, du Monomotapa ou du Dahomey. Il eut à combattre contre Polonia, sa dirigeante, dont il admira la fougue guerrière, mais aussi l'intelligence, et avec laquelle il finit par établir des négociations, parmi les premières du Nouveau Monde dans ce domaine.

El gran viajero Pedro Ordóñez de Ceballos, autor de *Viaje del mundo* (1684), durante una estancia en Cartagena de Indias (Colombia), encabezó la represión contra los cimarrones de las cercanías de la ciudad (1586-1587). Se enfrentó con un cuerpo de Amazonas negras que se parecen a las de los antiguos reinos de Angola, Monomotapa o Dahomey. Tuvo que luchar contra Polonia, su líder, cuya inteligencia y fogosidad bélica admiró, y con quien finalmente entabló negociaciones, entre las primeras del Nuevo Mundo en este dominio.

The great traveller Pedro Ordóñez de Ceballos, author of *Viaje del mundo* (1684), during a stay in Cartagena of Indias (Colombia), managed the repression against the maroon slaves of the surrounding of the city (1586-1587). He confronted a black amazon corps who makes think to these of the ancient kingdoms of Angola, Monomotapa or Dahomey. He had to fight with her leader, Polonia, whose warrior spirit and intelligence he admired, and ended by establish negotiations, among the first of New World in this matter.

INDEX

Mots-clés : Ordóñez de Ceballos, *Viaje del mundo* (1684), Marrons-Répression (1586-1587), Amazones, Carthagène des Indes (Colombie)

Palabras claves : Ordóñez de Ceballos, *Viaje del mundo* (1684), Cimarrones-Represión (1586-1587), Amazonas, Cartagena de Indias (Colombia)

Keywords : Ordóñez de Ceballos, *Viaje del mundo* (1684), Maroons-Repression (1586-1587), Amazons, Cartagena of Indias

AUTEUR

JEAN-PIERRE TARDIEU

Université de La Réunion